

Gespräch mit Pierre Kahn, in: Clarté, n° 42, 1962, S. 32

“CELA FINIT TOUJOURS PAR UNE FÊTE POUR LES YEUX”

L'acte de peindre, quelle force secrète est à son origine ?

- Il est permis de penser qu'il comble un vide, compense une insatisfaction. Mais c'est un peu court comme réponse...

La violence serait-elle fondamentale, ou plus simplement une forme d'agressivité à l'égard d'un monde « donné » ?

- Possible. Ce qui est certain c'est le résultat « amoureux ». Il faut en revenir à ce que disait Delacroix : « Chez un grand peintre, quel que soit le thème, cela finit toujours par «une fête pour les yeux ». Oui, même un massacre... »

Donc, la peinture serait toujours dithyrambe ; laverait le sang répandu par la vertu de sa magnificence. Cela voudrait-il dire que l'artiste est indifférent à la source de son œuvre ? Et que seule la forme, l'arrivée en somme, l'intéresserait...

- Non pas. Comme tout homme il sait bien que s'il ne s'occupe pas de l'Histoire, l'Histoire, elle, s'occupe de lui, qu'il le veuille ou non. Un peintre a donc le droit, et combien de « grands » l'ont exercé ! de rendre compte de sa colère, de son effroi, de son émotion devant certains événements. Pour ne penser qu'à autrefois : David, Goya, Géricault, Delacroix, Daumier, Courbet, n'y ont pas manqué.

La violence comme fondement de l'art, d'une part ; comme thème, d'autre part, est une grave question. D'un intérêt si vif que l'on se sent bientôt démuné pour y répondre pleinement.

- Ne pouvant conclure, inclinons à dire : qu'il y ait violence sublimée à l'origine de toute peinture, ou qu'elle soit dans le caractère de l'artiste, ou reflet inconscient, d'une époque particulièrement violente, l'artiste en tous cas ne peut être ni un désespéré, ni un pessimiste. Quand le désespoir ou le pessimisme, est trop profond il n'y a plus rien à peindre.

Inversant la question on peut avancer que dans un âge d'Or, il n'y aurait plus rien à peindre non plus, pour des raisons opposées. Les hommes ayant fait de leur vie le réceptacle du bonheur et de l'harmonie, auraient-ils encore besoin de peintures ou d'autres fastes ?

- Sans doute, le plus vif des problèmes qui nous occupe n'est pas là. Mais, parlant au singulier, n'est-ce pas significatif que le plus long essai que j'ai écrit sur la peinture ait pour titre PEINTURE TRAGIQUE. qu'il soit justement inclus dans mon premier livre LE PLAISIR DE PEINDRE ? Le rapprochement de ces deux titres me fait penser tout à coup que lorsque je peignais ou dessinais la longue suite des *Massacres*, à peine rescapé des expériences affreuses de la Première Guerre mondiale, ou les dessins de peintures inspirés par celles de la guerre d'Espagne (entre autres événements), ces images tragiques que j'espérais violentes de tout mon cœur, je pouvais les supporter seulement lorsque le résultat s'accompagnait d'une sorte de joie esthétique. Dans le cas contraire c'était l'échec le plus

flagrant, - le plus détestable.

Et le surréalisme dans tout cela ?

Eh bien ! si nous examinons la doctrine de près nous pouvons affirmer qu'elle n'exclut nullement la violence, mais celle-ci doit être personnelle et ne doit pas s'attacher aux fureurs et aux déchirements de l'Histoire. C'est probablement pour cette raison que je ne saurais être considéré comme un peintre surréaliste *tout à fait* orthodoxe.

Post-Scriptum

D'Ingres à Manet, de l'Impressionnisme au Surréalisme, pas un peintre (ou une école marquante n'échappa au grief d'avoir blessé la beauté, la morale, les bonnes mœurs.

S'il est difficile de savoir jusqu'à quel point un artiste créateur fait preuve d'une « agressivité essentielle », par contre depuis l'âge industriel, du côté du public et des artistes timorés, « faciles », c'est clair : ceux-ci eurent la certitude d'avoir été l'objet d'une violence. Que la blessure se soit cicatrisée avec le temps n'enlève rien à cette remarque.